Balle Perdue au Québec
La résonance des luttes

Racisme et santé mentale
Le poids de la charge raciale

Regards en B/Ais
Au-delà d'une expo

Cultura Fest
Un festival par et pour les jeunes

Magora
Le podcast de nos volontaires



Rébellion créative.
Transformation collective.

magma*

magazine annuel

#25

OCTOBRE 2025











BALLE PERDUE À MONTRÉAL

L'espoir et la joie : l'expérience de Meriam 6
Montréal, un voyage hors du commun 11
Nos partenaires au Québec 12

RACISME ET SANTÉ MENTALE

La charge raciale 14
Nellie Bly : journalisme & santé mentale 16
Femmes dans la police, stratégies d'adaptation 18

REGARDS EN B/AIS

Au-delà d'une expo 20
Le projet en images 22

LE CULTURA FEST

Est-ce vraiment une génération de jeunes perdus ? 24
Slam - S'adapter ou bien crever 28
Slam - Trop d'excès donc pas assez 28

POUR ALLER PLUS LOIN

Ressources 30
Magora, le podcast de nos volontaires 31
Mots-croisés 32
Découvrir Magma et notre offre pédagogique 34

« Toutes les personnes racisées sont des génies de l'adaptation. Penser à ne pas paraître "trop" noire, arabe ou asiatique, adopter une manière de parler, de s'habiller, de rire, réfléchir aux musiques choisies en soirée, renoncer à porter des capuches pour éviter la police… Bref, la charge raciale, c'est tout planifier quand on évolue dans des milieux majoritairement blancs et qu'on ne l'est pas. »

- Douce Dibondo, « La charge raciale »

EDITO

Le racisme traverse les frontières

En avril dernier, notre troupe de comédien·ne·s amateur·e·s s'envolait pour le Québec. Nous y avons rencontré celleux qui, outre-Atlantique, luttent contre le racisme, les discriminations, les violences policières – entre autres. L'approche décoloniale et militante québécoise a résolument marqué nos esprits, de même que l'histoire des populations autochtones, sur qui le racisme pèse encore aujourd'hui.

Qu'il soit systémique, ordinaire, historique… il s'insinue partout, jusqu'à affecter la santé mentale des personnes racisées. Il y a d'ailleurs un nom pour cet état d'hypervigilance dans lequel les personnes cibles de racisme se trouvent : c'est la charge raciale.

Le racisme traverse également l'Histoire. Au XIXème siècle, la journaliste d'investigation Nellie Bly profite des biais du système judiciaire américain pour se faire admettre à l'hôpital psychiatrique… en se faisant passer pour une femme racisée, car plus susceptible, selon eux, d'avoir des enjeux de santé mentale.

Plus que jamais, il nous apparait nécessaire de résister.

Mais nos révolutions se font aussi dans la joie : notre équipe de volontaires vous invite à revenir, entre autres, sur le Cultura Fest, un festival par et pour les jeunes où le slam, le rap et le stand up sont devenus des vecteurs de lutte et d'émancipation.

Bonne lecture !



Letizia Finizio
Chargé·e de projet &
d'animation médias

Un choix typographique engagé

Pour ce numéro, nous avons choisi d'utiliser une **typographie post-binaire** conçue par *Bye Bye Binary*, une collective franco-belge qui explore de nouvelles formes graphiques et typographiques adaptées à la langue française. Leur travail consiste notamment à inventer de nouveaux glyphes (lettres, ligatures, points médians, éléments de liaison) afin de rendre possible une écriture inclusive et non-binaire.

Ainsi, au fil de ces pages, vous croiserez des mots comme *amiꞏ, prêtꞏ, racisézꞏ*… autant de formes qui ouvrent la langue à des imaginaires plus égalitaires. Vous rencontrerez aussi des expressions comme :

Celleux : forme inclusive de « celles et ceux »
Iel(s) : forme inclusive de « il(s) et elle(s) »
Toustes : forme inclusive de « tous et toutes »

Enfin, il nous semble essentiel de le préciser : ces polices ont été dessinées par et pour des personnes solidaires des luttes contre le cis-hétéro-patriarcat, la suprématie blanche, le validisme et le capitalisme. C'est pourquoi, l'usage de ces fontes post-binaires ne saurait évidemment pas se substituer à la mise en place d'autres actions de militance contre ces systèmes d'oppression.

LEXIQUE

Abolitionniste : en faveur de l'abolition d'une pratique ou une institution jugée oppressive (ex. : prisons, police, peine de mort).

Grossophobie : discrimination ou préjugé envers les personnes grosses ou perçues comme telles, liée aux normes de minceur.

Hijab : vêtement porté par certaines femmes musulmanes qui couvre leur tête en laissant le visage apparent.

Jellaba : longue robe ample avec un capuchon, portée par les hommes et les femmes, répandue comme vêtement traditionnel au Maghreb.

Misogynoir : forme spécifique de misogynie qui vise les femmes noires, combinant racisme et sexisme.

Personne migrante : personne qui quitte son pays pour vivre, temporairement ou définitivement, dans un autre pays.

Personne racisézꞏ: personne cible de racisme et qui en est négativement impactée. Le terme apparait pour la première fois dans l'ouvrage « *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel* » de Colette Guillaumin, publié en 1972.

Profilage racial : pratique discriminatoire où la police ou d'autres institutions ciblent des personnes en raison de leur origine supposée ou couleur de peau, plutôt que sur des faits.

Queer : désigne des identités sexuelles ou de genre qui sortent des normes hétérosexuelles et cisgenres.

Racialisation : processus par lequel nous sommes tous et toutes assignézꞏs à un groupe racial, que celui-ci soit au centre ou aux marges du système racial.[2]

Racisation : Processus d'assignation à un groupe racial marginalisé, altérisé.[1]

Racisme : Croyances ou comportements qui hiérarchisent les personnes selon leur origine ou leur couleur de peau, entraînant inégalités et discriminations.

Sexisme : discrimination ou préjugés fondés sur le sexe ou le genre, souvent au détriment des femmes et des personnes non conformes aux normes de genre.

Systémique : qui est enraciné dans l'ensemble d'un système ou d'une structure, et pas seulement dans des cas isolés. Par exemple : racisme systémique.

Théâtre de l'opprimé : ensemble de techniques théâtrales participatives visant à explorer et transformer des situations d'oppression, avec ou sans expérience de scène.

Validisme : discrimination ou préjugé envers les personnes en situation de handicap, en considérant le corps valide comme la norme.

1. Le racisme comme système : « Racisée » ? « Racisation » ? « Racialisée » ? « Racialisation » ? », Nour Outojane, Bepax.org
2. Idem

Les mots influencent notre manière de voir le monde. Ils peuvent mettre en lumière certaines réalités, ou au contraire les passer sous silence. Dans ce numéro, nous abordons des thèmes qui mobilisent parfois un vocabulaire précis, issu de luttes sociales, académiques ou militantes. Afin de permettre à chacunꞏe de s'approprier ces termes et de garantir une lecture fluide, nous avons choisi de proposer un lexique en début de magazine.

Cet outil n'a pas pour vocation d'imposer un usage unique de ces mots mais bien d'ouvrir un espace commun de compréhension. Derrière chaque mot se trouvent des histoires, des vécus et des combats qu'il est essentiel de nommer. Nous espérons que ce lexique accompagnera votre lecture, et peut-être aussi vos discussions et pratiques quotidiennes.

L'ESPOIR ET LA JOIE

Balle Perdue à Montréal



Meriam Bouaziz
Animatrice théâtre

© Charlotte Michel

UN PEU DE CONTEXTE

Balle Perdue, c'est une création collective de théâtre-action sur la thématique des violences policières, portée par huit jeunes comédien·ne·s amateurices, et des animateurices de l'asbl Ras El Hanout et de Magma.

En avril 2025, iels s'envolaient vers Montréal, au Québec. L'objectif : rencontrer, outre-Atlantique, des organismes locaux afin de mieux saisir les spécificités nationales en matière de lutte contre les discriminations, de violences policières mais également de création artistique.

Le Québec semblait une évidence à plusieurs points de vue : son approche décoloniale et antiraciste, commune à de nombreux collectifs québécois qui tiennent notamment compte de la réalité des populations autochtones, sa forte tradition de mobilisation communautaire, particulièrement en ce qui concerne les violences policières et le racisme, ou encore l'innovation dans les pratiques artistiques militantes avec, par exemple, l'utilisation du *théâtre de l'opprimé* pour traiter des questions sociales.

Ce voyage a été rendu possible grâce au programme « Québec Rencontres et Partenariats » du Bureau International de la Jeunesse. Le BIJ soutient les projets jeunes à l'étranger, il a peut-être quelque chose pour toi : lebij.be.

Si vous vivez à Bruxelles, et qu'il vous arrive de traîner dans des milieux militants ou académiques, vous avez probablement toustes déjà entendu au moins une·e ami·e français·e dire : "*en Belgique on respire*", faisant référence au climat islamophobe et raciste étouffant du pays des Lumières coloniales.

Je ne sais pas vous, mais moi ça m'agace à chaque fois. J'ai la sensation de voir dans ce discours une version idéalisée de notre Belgique qui devient terre d'asile et de tolérance, plus douce, plus juste que nos voisins, en oubliant parfois qu'elle n'a rien à envier au passé colonial français, ni aux institutions ancrées dans des logiques d'exclusions violentes de ses populations marginalisées.

Qu'on soit bien d'accord, j'entends que vivre en France en tant que personne minorisée revient à affronter une violence quotidienne et palpable avec un impact considérable sur la santé mentale - On le voit encore avec les récents règlements d'ordre intérieur empêchant des femmes portant le hijab de s'inscrire en auto-école, est-ce qu'on peut respirer ? - mais parfois j'ai la sensation que cette image d'une Belgique inclusive, plus progressiste, plus douce, contribue à une invisibilisation des rapports de pouvoirs existants bel et bien dans nos quotidiens.

Et puis disons-le, ça lui fait un bon dos à notre *Mère Chérie* d'avoir cette réputation de terre d'amour et d'auto-dérision, sans jamais interroger ses propres torts, ses propres fondations coloniales qui se reflètent dans les politiques de notre cher gouvernement De Wever. Pouvoir se regarder dans un miroir en tant que pays et se féliciter en se disant "*ailleurs c'est pire*", c'est le meilleur terreau pour stabiliser un ordre social dominant, ça permet aussi à une personne blanche belge de se dire que "*finalement je suis pas vraiment raciste puisque ce qui se passe en France me choque*", comme pour dire *"le vrai racisme c'est là-bas"*.

Ce qui m'irrite, c'est que cette phrase permet d'innocenter, de blanchir les violences sociales auxquelles on fait face, comme des anecdotes, des problèmes individuels, des "*mauvaises pommes*" comme il y en aurait partout, et enlève totalement l'aspect systémique de nos combats. Loin d'être neutre, ce regard sur le royaume participe pleinement au maintien de l'ordre établi.

Vous l'aurez compris, la comparaison m'irrite, et c'est avec la même irritation et conscience de tout ce que je viens d'écrire que je vais écrire ces mots : **au Québec, en tant que femme maghrébine visiblement musulmane, j'ai respiré.**

Mais avant d'aller plus loin, il faudrait que je vous contextualise le voyage extraordinaire que nous avons vécu.

Le dimanche 20 avril, l'équipe de Balle Perdue s'envole pour un voyage de l'autre côté de l'océan. Au programme, concocté par nos stars à l'international, Margot et Letizia, des lieux riches d'histoire, des rencontres éclairantes, et des partages d'expériences stimulantes.

Autres discours, autres lieux

Pour commencer il y avait la rencontre avec **Jade Almeida**, (ma star, ma vie, mon oxygène, déjà là le voyage ne pouvait plus qu'être incroyable pour moi) la brillante docteure et professeure en sociologie, qu'on a eu l'occasion d'interviewer sur la question des violences policières (vous êtes pas prêt·e·s). Au-delà de l'exercice d'interview qui était super intéressant, ça fait du bien d'entendre les termes dits de façon aussi claire, dans son discours on retrouve non pas une simple critique de l'institution policière mais bien de nos logiques punitives à toustes en tant que sociétés héritières d'un racisme d'État et de l'historique des systèmes carcéraux nord-américains et européens. (Vraiment l'interview est à ABSOLUMENT regarder – *ndlr : laissez-nous un peu de temps pour faire le montage et elle sera ensuite disponible sur notre chaîne Youtube*).

Une fois que l'on a quitté le campus de l'UQAM (Université du Québec à Montréal), j'étais encore galvanisée par la discussion, ça faisait tellement de bien d'entendre quelqu'une de basée comme ça purée. Mais pas le temps d'y songer trop longtemps, direction **La Maison des Arts Participatifs**, où on a pu découvrir un projet social incroyable : un espace dédié à l'art sous toutes ses formes. Avant même de s'en rendre compte, assis·e·s à la table de la merveilleuse **Rachel Chainey**, nos mains se sont jetées sur les pinceaux, journaux, papiers, paillettes, colles et peintures. Au-delà d'une superbe discussion, on était redevenu·e·s, le temps d'une après-midi, des enfants, capables de créativité infinie, d'expression et de jeu. Je me souviens très bien m'être dit : "*Il FAUT un espace comme celui-ci à Bruxelles*", un espace où on ne s'attend à rien, où on vient comme on veut, comme on peut, comme on est. J'ai ressenti un frisson d'inspiration dans ce lieu qui ne m'avait pas traversé depuis des mois. Un lieu où on peut juste expérimenter, sans attentes, déposer sur le papier ou sur le piano ses mondes intérieurs, ses désirs ou ses colères, c'était thérapeutique, et salvateur. Ça a réparé des choses en mon enfant intérieur et encouragé à recréer ce cadre dans mon quotidien.

"On n'avait pas à nommer les évidences"

Nous ne le savions pas encore à ce moment-là, mais la représentation de Balle Perdue qu'on allait donner le lendemain à 19h, dans ce même espace, serait inoubliable. Ce n'était pas seulement la beauté de ce tiers-lieu, ni la douceur de notre hôte qui rendait l'expérience précieuse et apaisante mais aussi la qualité de son public, sa bienveillance et son engagement sur la question. J'avais presque envie de dire "*mais venez on arrête de jouer et juste on discute*" tellement les échanges étaient stimulants et denses.

Chaque problématique évoquée dans la pièce trouvait une réaction immédiate, c'était un public déjà informé, déjà concerné. En tout cas, à des années-lumière de ce que j'ai pu connaître en tant que meneuse de jeu.

> ***« Le rôle du théâtre-action, à mon sens, est d'outiller un groupe de comédien·ne·s et un public grâce à l'intelligence collective, on y est pour débattre, questionner, aller là où on n'est pas encore arrivé. Mais ce soir-là, j'avais la sensation qu'on était bel et bien toustes au même endroit, les solutions étaient là, pas à chercher ou à débattre mais à partager ».***

C'était un public avec qui on n'avait pas à nommer les évidences ou à ménager les sensibilités. Et ça, ça change tout dans le rythme de la parole, dans la qualité de l'échange, dans la profondeur des questions soulevées. Ce qui s'est produit ce soir-là, c'était un moment de respiration, une forme de réparation et d'espoir dans nos douleurs collectives.

Je parle de douleurs collectives parce que c'est précisément ce que ce voyage a confirmé : partout dans le monde, la police sert, avant tout et contre toustes, son rôle de bras armé de l'Etat. Et ce sont principalement les minorités racisées, les personnes issues de milieux précaires, les migrant·e·s, les jeunes des quartiers populaires, les communautés queer qui sont marginalisé·e·s par la machine compresseuse de l'impérialisme et de l'oppression systémique.



© Charlotte Michel

L'histoire de l'oppression se raconte par elle-même,

Il y a quelque chose de familier dans nos souffrances,

Dans notre névrose individuelle, qui résonne pourtant de façon universelle,

L'histoire de l'opprimé se raconte d'elle-même,

Elle suit son script presque présumé,

Elle suit ce récit collectif que l'on connaît toustes,

Il y a quelque chose de familier dans ce trauma qui ne se raconte pas, qui se devine,

Il y a quelque chose de presque irréel, dans l'histoire de nos plaies,

Quelque chose de systémique, de collectif, qui me rappelle mes plaies

Quelque chose d'instinctif.

L'histoire de l'opprimé se raconte par elle-même,

Elle suit les mêmes schémas, les mêmes états, les mêmes étapes,

Elle est tue de la même façon, discréditée, humiliée,

Elle est mienne, elle est tienne,

Elle devient nôtre.

Des douleurs qui résonnent

Ce poème, je l'ai écrit en repensant au génocide commis par le gouvernement canadien sur les peuples autochtones, une violence coloniale qui faisait écho à bien des égards à celle perpétrée par la Belgique au Congo et à son implication politique encore aujourd'hui passée sous silence au Rwanda et au Burundi.

Je ne pouvais pas non plus m'empêcher de penser aux miens, aux armes chimiques et aux bombardements dans le Rif, dans le Moyen Atlas et dans le Sud tantôt utilisés par les gouvernements français, tantôt par les gouvernements espagnols. Ces mêmes empires qui n'ont pas hésité à utiliser les Marocains, tirailleurs sénégalais et harkis comme chair à canon sur les champs de bataille européens, sans dignité, ni reconnaissance. Encore une fois des corps rendus jetables, déshumanisés, que l'on est autorisé à faire mourir au plus vite.

Mes larmes silencieuses au **Musée McCord**, devant l'exposition « *Voix autochtones d'aujourd'hui : savoir, trauma, résilience* », n'étaient pas seulement en réaction aux atrocités commises par le gouvernement canadien, elles portaient aussi en elles une colère ancienne, familière. Dans la salle du trauma, j'ai été traversée par mille présences. Je pensais à la Palestine, au Soudan, au Congo, au Yémen, aux Ouïghours. À tous les peuples broyés sous les mécaniques froides de la colonisation, du capitalisme, de l'impérialisme.

Nos histoires ne sont pas identiques, ne tombons pas dans l'essentialisme, chaque douleur a sa langue, son histoire propre, sa complexité. Mais il y a des résonances trop familières dans la manière dont les corps sont torturés, tués, humiliés. La couleur du drapeau change, mais la logique reste la même. Les systèmes s'adaptent, les noms des dominants changent, mais la violence structurelle, elle, se perpétue.

C'est sûrement pour ça que les rencontres avec **Lakay** (observatoire des profilages au Québec), **La Collective, Théâtre de l'Opprimé** de Montréal ou encore **Hoodstock** (organisme basé à Montréal-Nord qui lutte pour la justice sociale) ont résonné avec tant de force en moi. Ce passé colonial nous lie les un·e·s aux autres d'une façon ou d'une autre, parce qu'au fond nos combats sont les mêmes, contre les mêmes dirigeant·e·s. À l'ère de la globalisation, ce que ce voyage m'a rappelé, c'est que la révolution ne peut être que transnationale. Que nos luttes doivent se rencontrer, se rejoindre et se renforcer mutuellement. Et que c'est grandi·e·s de ce partage que l'on pourra mieux renverser l'ordre établi.

Ce qui a fait du bien dans toutes ces rencontres et visites, c'était de voir d'autres mettre des mots sur ce que parfois nous ne parvenons pas à formuler. Là où en Belgique on attend de reconnaître si une violence policière est une violence injuste ou non, les cercles auxquels on a été confronté·e·s posaient déjà la question de l'abolition. Pendant qu'on pointe encore du doigt les individualités, les militant·e·s québécois·e·s ont réussi à porter la question au niveau systémique. Ce qu'aucun parti belge n'arrive à faire puisque même les partis les plus à gauche (PTB ou Ecolo, le premier étant censé être le plus radical mais bref) avaient pour proposition un réinvestissement dans les mesures de sécurité en insistant sur la nécessité d'une police de proximité.

Cette différence de radicalité dans les discours ramène les débats politiques sur un autre niveau de profondeur. Bien qu'une fois qu'on parle de réalité matérielle, la question des discriminations au Québec est loin d'être réglée. Rappelons que les statistiques montrent une surreprésentation des personnes racisées au Québec, en particulier autochtones, en situation de précarité socio-économique, dans les taux de dépendance à la consommation d'alcool et de drogue. Les données montrent aussi qu'iels sont criminalisé·e·s de façon systémique, et constituent 30% des personnes incarcérées au niveau fédéral, alors qu'iels ne constituent que 4% de la population canadienne. Cela peut nous donner une idée de l'ampleur des inégalités structurelles ancrées et alimentées par l'héritage colonial.

Déterminée à lutter

Et pourtant je réitère, ça m'a fait du bien. Au Québec, j'ai respiré, parce que pouvoir mettre des mots, pouvoir débattre, pouvoir penser une autre façon de faire société, et voir que quelque part de l'autre côté de l'océan, on s'en approche un peu plus que chez nous, ça donne espoir. Un espoir dévastateur pour le pouvoir en place, parce que, disons-le, je suis revenue de ce voyage encore plus déter que jamais, encore plus enragée, encore plus optimiste.

Parce qu'il y avait de la joie dans ce voyage, beaucoup de joie, dans les soirées karaoké, dans les scènes d'impro et de stand-up, dans l'art, dans les rues du Village au Plateau du Mont-Royal, dans la petite boutique de Montréal Nord où j'ai acheté un hijab et mangé ma meilleure poutine *(plat de la cuisine québécoise)* et puis sur le belvédère, face à Montréal en pleine nuit, illuminée de mille feux.

Montréal était belle, elle était touristique et je sais, bien sûr qu'on en a vu un côté très probablement gentrifié à mort, très certainement trop beau pour être vrai, parce qu'un voyage de deux semaines ne donne jamais vraiment à voir la réalité tragique et humaine d'un lieu. Mais cet espace de joie, de promenade, de rire et de drapeau palestinien accroché aux fenêtres, il m'a apporté un réconfort et un repos égoïste et crucial face à la montée du fascisme et des violences de toutes parts.

J'ai respiré parce que la bulle intellectuelle, militante, antiraciste et engagée dans l'action, aussi bien que dans les discours que Margot et Letizia ont su nous livrer, m'a rappelé ce que c'est que prendre du temps pour se réparer, pour se reconstruire. Cette bulle était emplie d'espoir et de joie, de solutions et d'outils que je vais clairement réutiliser dans mon quotidien. Alors sûrement qu'il s'agissait là d'une bulle, d'une facette particulière du Québec et elle n'est peut-être pas représentative du territoire, mais j'en suis mille fois reconnaissante, parce que ce qu'elle a soigné, rechargé en moi, les liens que j'ai créé dans ces espaces, pour une personne en lutte depuis la naissance et épuisée de se battre, c'est inestimable.

C'est même vital.

Alors je réitère : « *Au Québec, grâce au programme de qualité qui a été concocté par nos stars internationales, en tant que femme maghrébine visiblement musulmane, pour la première fois depuis très longtemps, j'ai respiré* ».



© Margot Deville



MONTRÉAL

Un voyage hors du commun

Pour commencer, cher·e lecteur·ice, c'est la première fois que je me lance dans la rédaction d'un article en français. J'ai très hâte, mais le stress me submerge aussi. Car cet article a pour but de vous décrire mon ressenti sur mon voyage au Québec, en toute sincérité. Je vais essayer d'être le plus simple possible, tout en partageant mes émotions.

Ce voyage est littéralement un rêve devenu réalité. Depuis des années, je rêvais d'aller au Canada, et plus particulièrement au Québec. Et la cerise sur le gâteau, c'est que nous y sommes allé·e·s pour faire du théâtre ! Imaginez un peu : ma toute première tournée internationale se déroule dans le pays dont j'ai toujours rêvé…

En arrivant à Montréal, je me suis immédiatement senti chez moi. Les rencontres avec les habitant·e·s et les associations locales ont été incroyables.

Le Parc La Fontaine est l'un des endroits qui m'a le plus marqué. En plus d'être magnifique et peuplé d'écureuils, c'est là que se trouve la salle de théâtre où nous avons joué. Dès notre première visite, nous avons rencontré Rachel, la responsable, qui nous a permis de nous produire dans ces locaux. Elle nous a fait visiter cet espace culturel nommé **La Maison des Arts Participatifs.**

Nous y avons découvert **La Ruche**, une salle d'art où, autour d'une table, nous avons dessiné et appris à nous connaître avec la troupe de Balle Perdue et Rachel. Ensuite, nous sommes descendu·e·s dans la salle de spectacle pour une répétition.

Le lendemain, c'était le grand jour ! Après quelques répétitions et échauffements emplis d'énergie, nous nous sommes lancé·e·s. Nous avons joué notre pièce comme d'habitude, mais cette fois-ci, l'émotion était différente… C'était spécial et unique, car nous savions que nous étions au Canada et que c'était une opportunité exceptionnelle pour notre jeune troupe de théâtre.

Après la représentation, l'ambiance était folle ! Un mélange d'adrénaline et d'endorphines nous envahissait. C'était une expérience inoubliable.

Ce n'est qu'une anecdote parmi tant d'autres vécues dans ce magnifique pays. Merci à la troupe, merci à Magma, merci aux partenaires, merci au BIJ et merci au Canada !



Yassir Ghbalou
Comédien pour Balle Perdue

NOS PARTENAIRES
au Québec

Vous l'aurez compris, ce voyage à Montréal fut, pour l'ensemble de la troupe, riche de rencontres, d'échanges et de discussions. Voici un aperçu des personnes et des organismes que nous avons rencontré·es sur place.

La Maison des Arts Participatifs, située en plein cœur du Parc Lafontaine à Montréal, est un espace culturel dont la programmation est déterminée par la participation de la population. Nous y avons été chaleureusement accueilli·es par **Rachel Chainey**, coordinatrice du lieu, qui nous a offert un moment de discussion créative dans la salle d'arts, avant la répétition – et la représentation – de Balle Perdue dans leur belle salle de spectacle.
>> maisondesartsparticipatifs.org



La collective, Théâtre de l'Opprimé a été fondée à Montréal fin 2018 suite à la rencontre de trois praticiennes de Théâtre de l'Opprimé, un ensemble de techniques théâtrales, pour comédien·nes et non comédien·nes, visant le changement individuel, social et politique (ce qu'on fait aussi avec Balle Perdue, en somme !). Iels étaient donc les personnes toutes indiquées pour nous offrir une séance de retours après notre représentation. De quoi faire encore évoluer la pièce !
>> www.lacollectiveto.com

Le Bureau de Consultation Jeunesse est un organisme d'action communautaire autonome qui œuvre auprès des jeunes de 14 à 25 ans. Le BCJ s'intéresse à la marginalité et aux conditions sociales des jeunes. La troupe a pu y rencontrer des jeunes bénéficiaires de l'organisme qui nous ont partagé leurs talents de slam et de rap.
>> bureaudeconsultationjeunesse.org

Ensemble pour le respect de la diversité effectue un travail d'éducation et de sensibilisation pour favoriser une prise de conscience de la part des jeunes quant à leur responsabilité face aux différentes formes de discrimination dans leur milieu (racisme, validisme, sexisme, homophobie, transphobie, etc).
>> ensemble-rd.com



Le Théâtre du Nouveau Monde, situé en plein cœur du Quartier des spectacles, propose une programmation mêlant classiques et œuvres contemporaines. Nous avons eu la chance d'en faire une visite presque privée, accompagné·es par **Frédérique Brault**, directeur des communications au TNM.
>> tnm.qc.ca



Café Jeunesse Multiculturel est un organisme qui investit dans la jeunesse de Montréal-Nord depuis plus de 30 ans. Il offre un lieu de rencontres et d'échanges aux jeunes, et propose notamment de l'accompagnement psychosocial, des programmes culturels, de l'aide à la réalisation de projets, etc.
>> www.cafejeunessemulticulturel.org

Hoodstock œuvre pour la justice sociale depuis 2009 à Montréal-Nord. Sa mission vise à soutenir des communautés inclusives, sécuritaires, solidaires et équitables, ainsi qu'à réduire les inégalités et les violences systémiques. Pour ce faire, l'organisme développe une variété de projets multigénérationnels, adhérant à une perspective par et pour les communautés nord-montréalaises. Hoodstock est instigateur de changements dans la lutte antiraciste au Québec.
>> www.hoodstock.ca

Lakay mène de nombreuses actions pour documenter, dénoncer et se mobiliser contre le profilage racial. L'organisme a pour objectif de promouvoir le multiculturalisme et a organisé au cours des 10 dernières années des festivals, conférences, débats électoraux, carnavals et émissions de télévision. Nous y avons reçu un accueil fabuleux et participé, avec d'autres jeunes du lieu, à un atelier collectif de création musicale.
>> www.observatoiredesprofilages.ca



Jade Almeida, co-fondatrice et directrice de Harambec, est originaire de Guadeloupe, intervient tous les jeudis sur la webradio Neoquebec et participe à divers projets mettant les femmes noires au centre de la narration. Créatrice de contenus, elle partage sur son site des formations sur les enjeux liés, entre autres, à la lutte antiraciste, anti-impérialiste et anticarcérale.
>> www.jadealmeida.com



LA CHARGE RACIALE

De nos jours, la charge mentale est un terme presque banalisé dans notre langage tant il résonne auprès de bon nombre de gens. Pour rappel, la charge mentale est la charge cognitive qui pèse sur un individu.[1] Ce terme désigne par exemple la double contrainte que peuvent vivre les femmes à devoir gérer à la fois leur vie de foyer et leur vie professionnelle. Rentrer du travail et avoir en plus la responsabilité de prendre soin de la maison et des enfants correspond à la charge mentale ménagère.

Du concept de charge mentale découle celui de charge raciale.

Ce terme a été théorisé par **Maboula Soumahoro**, maitre de conférences en civilisation américaine à l'université de Tours. Dans son livre *« Le triangle et l'hexagone, réflexion sur une identité noire »*, elle décrit la charge raciale comme « (...) **la tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligibles les situations violentes, discriminantes ou racistes.** » Elle ajoute que « *en tant que personne défavorablement racialisée, il nous revient la tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligible une situation violente, discriminante ou raciste. Notre responsabilité est double ; endurer puis délicatement trouver un dénouement heureux aux agressions et injustices, petites ou grandes, subies* ».



Gracia Mwaka Moke
Volontaire

Gracia Mwaka Moke, alias « Yaya Michiko » est étudiante en Sociologie et Anthropologie à l'ULB, et ancienne étudiante en sciences politiques. Son parcours scolaire et professionnel est marqué dans le secteur social avec sa participation active dans de nombreux collectifs militants antiracistes où se mêlent son art et ses nombreuses formations académiques.

Je suis une femme noire et cette année je me suis affiliée à une troupe de jazz. C'est en fin d'année académique, en prenant le temps de faire le point sur cette expérience, que j'ai dû accepter que je ne pouvais plus continuer avec eux.

Le jazz c'est révolutionnaire, le jazz c'est politique. Quand on pense à ce genre musical on ne peut le dénouer de ses origines. Sa fondation est celle d'un art libérateur pour des esclaves afro-américain·es déraciné·es de leur terre ancestrale africaine, qui développent par leurs moyens une identité à travers la musique, influencé·es notamment par les cantiques chrétiens imposés par les missionnaires[2].

Mettons-nous d'accord, faire du Jazz en Belgique ne peut avoir le même sens que sur le sol natif du genre musical, mais accepter d'en jouer, c'est adhérer au caractère antiraciste et insurrectionnel de cette musique.

J'ai senti le début de la fin lorsque le groupe a refusé une invitation à jouer sur scène dans le contexte du Black History Month en février car, je cite : « *Je ne veux pas faire d'appropriation culturelle* ».

La charge raciale c'est moi, actuelle étudiante en sociologie, qui refuse de réagir explicitement à ce commentaire. Pourquoi devrais-je m'épuiser à endosser la responsabilité d'éduquer d'autres membres alors que j'avais du mal, sur le moment-même, à digérer la violence de cette ignorance ?

Comment se sentir légitime quand la majorité blanche du groupe, dans lequel je suis la seule personne noire, se désiste non seulement à s'engager dans une cause qui me touche par ma couleur de peau mais qui impacte aussi la base même de la musique qui nous réunit ? En voilà de la charge cognitive complexe.

Rokhaya Diallo, une journaliste et militante féministe et antiraciste, accompagnée de **Grace Ly**, une écrivaine et militante féministe et antiraciste, traitent ce sujet dans un épisode de leurs podcasts sur le thème de la charge raciale : « *on subit la remarque raciste et on se remet en question pendant que la personne blanche est qualifiée de naïve, amicale ou sans mauvaise intention. Faut-il pratiquer l'apartheid pour être considéré raciste ?* »[3]

Frantz Fanon, un psychiatre, militant et penseur de la décolonisation disait : « *S'il existe des Blancs à se comporter sainement en face d'un Noir, c'est justement le cas que nous n'avons pas à retenir* ».[4] Il n'est pas tabou de parler de race et de tout ce qu'elle encourt, la race, pour rappel, n'a rien de biologique. Cette conception est bâtie sur un imaginaire collectif issu d'une histoire coloniale et de représentations biaisées qui nous concernent toustes. Il est nécessaire de nous déconstruire sur nos perceptions de soi et de l'autre avec intégrité et devoir, car si l'humanité est notre modèle standard, c'est toutes ses formes d'oppression, aussi cognitive que physique ou émotionnelle, que nous avons universellement la responsabilité de combattre, à notre échelle.

1. « Charge mentale ou cognitive : de quoi s'agit-il ? », e-psychiatrie.fr
2. « Histoire du jazz, ce qu'il faut savoir », dcoteurjazz.com
3. Kiffe ta race : « Charge raciale », la double peine, Rokhaya Diallo et Grace Ly
4. « Existe-t-il différentes races d'humains ? », mnhn.fr



NELLIE BLY

le journalisme d'investigation au service de la santé mentale des femmes

« Prenez une femme parfaitement saine d'esprit, enfermez-la et faites-la asseoir de 6 h à 20 h sur des bancs droits, ne lui permettez ni de parler ni de bouger pendant ces heures, ne lui donnez aucune lecture et ne lui laissez rien savoir du monde ni de ses activités, donnez-lui une mauvaise alimentation et des traitements cruels, et voyez combien de temps il faudra pour la rendre folle »

Nellie Bly, reporter pionnière, s'est faite interner volontairement dans un hôpital psychiatrique pour femmes afin de révéler les conditions tragiques et injustes que subissaient les patientes, marquant ainsi l'histoire du journalisme d'investigation.

L'esprit indépendant

Nellie Bly voit le jour sous le nom de Elizabeth Jane Cochran, en 1864 en Pennsylvanie. À 18 ans, elle lit un article publié dans le Pittsburgh Dispatch, intitulé « *À quoi servent les filles* », qui affirmait que toute femme qui participait ou s'intéressait aux affaires publiques était "*une monstruosité*". Outrée, Elizabeth rédige une réponse. Sa lettre frappe le rédacteur en chef, qui lui propose d'écrire pour le journal, à une époque où les femmes sont presque inexistantes dans le milieu médiatique.

Elle adopte alors le pseudonyme de Nellie Bly. Cependant, n'ayant pas assez de liberté pour écrire ce qu'elle veut, elle part à New York, sans contact ni argent, bien décidée à intégrer un grand journal. C'est finalement le New York World, dirigé par Joseph Pulitzer, qui lui donne sa chance. On lui propose un défi extrêmement risqué : se faire intégrer dans un hôpital psychiatrique pour femmes afin d'y mener une enquête. Une investigation qui va changer sa vie…

Visibiliser celles qu'on essaie de cacher

En 1887, à seulement 23 ans, Nellie Bly publie ***Dix jours dans un asile***. Dedans, elle explique son enquête dans un hôpital psychiatrique pour femmes, à New York. Pour y parvenir, elle simule des troubles mentaux. Elle est alors arrêtée. Il faut savoir qu'un des biais racistes de la justice américaine était de considérer les femmes immigrées comme plus susceptibles d'être malades, criminelles et atteintes de troubles mentaux. Lors de son arrestation, on supposait qu'elle était cubaine, ce qu'elle a ensuite affirmé pour se faire admettre plus facilement. Par la suite, elle est déclarée inapte par quatre médecins – qui vont jusqu'à utiliser le terme *folle* pour la définir - et est admise à l'hôpital psychiatrique public pour femmes pauvres, le Blackwell's Island Hospital. Elle explique : « *Dès mon entrée dans l'aile psychiatrique, je n'ai fait aucun effort pour conserver le rôle de folle. Je parlais et agissais comme je le faisais dans la vie ordinaire. Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, plus je parlais et agissais de façon sensée, plus on me prenait pour une folle.* »

Pendant dix jours, elle vit comme une patiente : elle mange des repas avariés, subit le froid, la violence verbale et physique, et observe les souffrances terribles des autres femmes internées. Beaucoup d'entre elles ne présentent pourtant aucun symptôme de folie, mais sont enfermées parce qu'elles sont pauvres, isolées, ou victimes d'abus. Elle raconte : « *Qu'est-ce qui, hormis la torture, pourrait rendre la folie plus rapidement que ce traitement ? Voici une classe de femmes envoyées pour être soignées. J'aimerais que les médecins experts qui me condamnent pour mon acte, qui a prouvé son efficacité, prennent une femme parfaitement saine d'esprit, l'enferment et la forcent à s'asseoir de 6 h à 20 h sur des bancs droits, l'empêchent de parler ou de bouger pendant ces heures, lui interdisent toute lecture et l'empêchent de connaître le monde ni ses activités, lui infligent une mauvaise alimentation et des traitements cruels, et voient combien de temps il faudra pour la rendre folle.*» **Nombre d'entre elles étaient des personnes migrantes ne parlant pas anglais, prises dans un système judiciaire étranger et incapables de communiquer.**

Du journalisme par les femmes, pour les femmes

Une fois sortie grâce à l'intervention d'un avocat, Nellie Bly publie son enquête. L'indignation publique est immédiate. Rapidement, une enquête du grand jury voit le jour qui permet de mettre en place une augmentation des fonds du Département des œuvres caritatives et pénitentiaires ainsi qu'une réforme dans les tests d'admission pour les hôpitaux psychiatriques.

Ainsi, Nellie Bly instaure le changement, en mettant en lumière le manque de considération pour la santé des femmes mais aussi en devenant l'une des pionnières du journalisme d'investigation moderne, où les journalistes ne se contentent pas de rapporter des faits : iels prennent des risques, s'impliquent personnellement et donnent la parole aux invisibles.



Lucie Wies Hermans
Volontaire

FEMMES DANS LES FORCES DE L'ORDRE

Stratégies d'adaptation et violences en milieu masculin



Aboutaiab Hajar
Contributrice externe

Pour plus d'informations relatives à cette étude, l'auteure peut être contactée par email : hajaraboutaiab@hotmail.it.

Dans un contexte où les forces de l'ordre sont souvent perçues comme agressives, les témoignages de plusieurs mères issues de l'immigration révèlent une facette troublante des interventions policières : la violence exercée par des policières. Ces mères racontent les agressions verbales et physiques que leurs enfants ont subies, parfois sous les yeux de policières dont l'attitude exacerbe des situations déjà tendues. Si ces comportements semblent contraster avec les stéréotypes féminins, ils ne sont pas sans explication. En effet, pour de nombreuses policières, adopter une posture agressive devient une stratégie d'intégration dans un milieu professionnel dominé par des normes masculines. Si ces policières manifestent quasi systématiquement des comportements violents, c'est parce que l'agressivité leur permet de s'intégrer dans un milieu masculin.

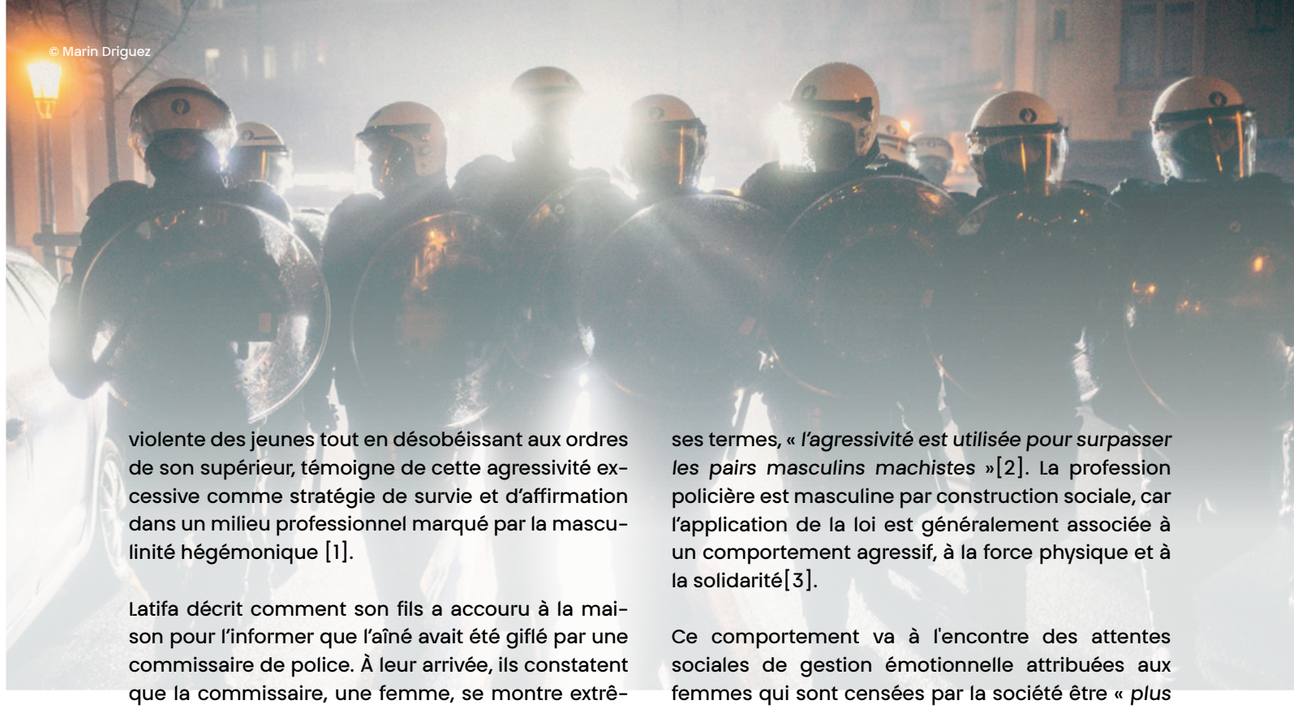
Une mère (Rita) se souvient vivement de l'incident survenu à l'école, lorsque les policiers sont intervenus. Une policière s'est adressée à son fils de manière agressive : « *Tu insultes ta maman à la maison* ». Choquée par cette accusation, la mère a tenté de répondre, affirmant que son fils ne l'avait jamais insultée. La policière l'a interrompue en disant : « *Ce n'est pas à vous que je m'adresse.* »

Rita a ressenti une profonde injustice et une frustration intense lorsque la policière a semblé ignorer son rôle de mère et de représentante légale de son enfant mineur. Elle a exprimé son indignation en soulignant qu'en tant que mère, elle devait parler au nom de son enfant : « *C'est une policière qui s'adresse à une mère supposée parler à la place de son enfant, puisque mon enfant est mineur. Je suis la représentante légale de mon enfant, je suis la mère de Mathis.* »

Une autre mère (Selma) raconte l'intervention d'une policière raciste qui a exacerbé la situation en insultant les jeunes présents et en désobéissant aux ordres de son supérieur, qui cherchait à calmer les choses : « *Depuis ma fenêtre, j'ai vu une policière raciste insulter les jeunes pour provoquer une réaction. C'était une scène d'une violence et d'agressivité. Ils ont embarqué un gosse de 13 ans qui n'avait rien fait. Ils l'ont frappé, insulté et vraiment mis à mal.* »

Stratégies d'adaptation des policières dans un milieu masculin

Susan Ehrlich Martin décrit ce phénomène de « déféminisation », où les femmes dans des environnements dominés par des normes masculines, comme la police, adoptent des caractéristiques associées à la masculinité - telles que l'usage de la force, la brutalité et l'assurance - pour s'intégrer et être respectées par leurs pairs. Les expériences rapportées par les mères, où la violence des policières a exacerbé des situations déjà tendues, illustrent cette dynamique. La scène décrite par Selma, où une policière a délibérément provoqué une réaction



© Marin Driguez

violente des jeunes tout en désobéissant aux ordres de son supérieur, témoigne de cette agressivité excessive comme stratégie de survie et d'affirmation dans un milieu professionnel marqué par la masculinité hégémonique [1].

Latifa décrit comment son fils a accouru à la maison pour l'informer que l'aîné avait été giflé par une commissaire de police. À leur arrivée, ils constatent que la commissaire, une femme, se montre extrêmement agressive et provocatrice envers le mari et le fils, exacerbant la situation par sa violence : « *Mon fils en courant vient à la maison pour m'informer que l'aîné a été giflé par la commissaire de police. Mon premier réflexe est de me hâter après mon époux pour intervenir, prenant juste le temps de revêtir ma jellaba. La commissaire se montre très agressive et provocatrice envers mon mari et mon fils.* »

Ce comportement, qui contraste avec les stéréotypes de féminité, peut être compris à travers plusieurs observations issues de la littérature. **Cara E. Rabe-Hemp** souligne que les femmes dans les forces de police ne se conforment pas toujours aux comportements stéréotypiquement féminins. Au contraire, elles peuvent adopter un éventail plus large de styles de maintien de l'ordre, parfois même en usant d'une agressivité qui défie les attentes sociétales traditionnelles. Ce besoin d'adopter des stratégies comportementales agressives est également soutenu par **Joan Acker** qui argumente que dans les contextes institutionnels, notamment ceux dominés par des hommes, souvent les femmes sont contraintes d'adopter des stratégies comportementales pour naviguer et atténuer la discrimination qu'elles subissent en raison de leur genre. Cela peut expliquer pourquoi certaines policières, comme celles décrites par les mères de notre étude, se montrent particulièrement violentes lors des interventions, en tentant de surmonter la discrimination de genre par un excès d'agressivité.

La catégorisation, qui distingue les policières « agressives » des « passives », proposée par **Susan A. Grennan**, trouve ici une résonance directe. Selon ses termes, « *l'agressivité est utilisée pour surpasser les pairs masculins machistes* »[2]. La profession policière est masculine par construction sociale, car l'application de la loi est généralement associée à un comportement agressif, à la force physique et à la solidarité[3].

Ce comportement va à l'encontre des attentes sociales de gestion émotionnelle attribuées aux femmes qui sont censées par la société être « *plus gentilles par nature* » tandis que les hommes sont censés être « plus méchants par nature[4] ». Cette attente sociale de gestion du travail émotionnel place les officières dans une position unique[5], aggravant le sentiment d'injustice ressenti par les familles touchées, comme en témoignent les réactions de mamans. Les témoignages recueillis mettent en lumière la complexité des interactions entre les femmes dans les forces de l'ordre et les familles de mineur·s racis.eés. Les policières, souvent contraintes de revêtir des comportements agressifs pour s'affirmer dans un milieu professionnel dominé par les hommes, exacerberaient ainsi la violence dans des situations déjà tendues. Cette dynamique, qui défie les stéréotypes de féminité, contribue à accroître le sentiment d'injustice parmi les familles touchées.

1. Connell, R. W. (1995). Masculinities. Berkeley: University of California Press - Connell, R. W., & Messerschmidt, J. W. (2005). Hegemonic masculinity: Rethinking the concept. Gender & Society, 19, 829-859.
2. Grennan, S. A. (1987). Findings on the role of officer gender in violent encounters with citizens. Journal of Police Science and Administration, 15, 78–85.
3. Crank, J. P. (1998). Understanding police culture. Cincinnati, OH: Anderson - Garcia, V. (2003). "Difference" in the police department. Journal of Contemporary Criminal Justice, 19, 330-344
4. Forseth, U. (2005). Gender matters? Exploring how gender is negotiated in service encounters. Gender, Work, and Organization, 12, 440–459
5. Garcia, V. (2003). "Difference" in the police department. Journal of Contemporary Criminal Justice, 19, 330-344

REGARDS EN BIAIS

Au-delà d'une expo

En novembre dernier, la Fondation Bernheim nous annonçait que notre asbl était retenue pour bénéficier de leur soutien, avec un intérêt appuyé pour l'un de nos projets. Pour rappel, la Fondation Bernheim accompagne les acteurices sociaux·ales qui travaillent avec les jeunes bruxellois·es, en les aidant à se construire et à se projeter dans l'avenir.

Le projet qui a retenu leur attention ? **Regards en Biais**. Une exposition photo, certes, mais surtout un long processus collectif où trois groupes de jeunes (de 4ème et 5ème secondaire), venus du **Collège Don Bosco à Woluwe-Saint-Lambert** et de l'**Institut Cardinal Mercier à Schaerbeek**, ont plongé ensemble dans un sujet des plus actuels : les intelligences artificielles. Ces IA que l'on dit neutres, rationnelles, objectives… mais qui sont en réalité des miroirs mal polis, grossissants, reflétant les angles morts de nos sociétés (sexisme, racisme, validisme, grossophobie, etc). Car il faut le dire sans détour : les algorithmes s'entraînent sur nos données humaines, et ces données sont traversées par des siècles d'inégalités. Constat : sans vigilance, les IA ne se contentent pas de répéter nos biais, elles les amplifient. Un CV rejeté. Un visage mal reconnu. Un corps non représenté, caricaturé, effacé.

Sur base de ce constat, nous avons accompagné **44 jeunes** issus de trois classes dans une double démarche : **comprendre et créer**. Comprendre les mécanismes invisibles qui fabriquent les discriminations automatisées. Questionner l'impact écologique d'un numérique trop souvent présenté comme "immatériel". Et puis, créer. Explorer la photographie argentique, écrire des textes capables de toucher, produire des images qui renversent le regard.



Florence Defraire
Chargée de projet & d'animation médias

27 POSES POUR RACONTER SON PROJET

Dans une société où tout est immédiateté et pour une génération où la création et la consommation de contenus sont devenues réflexes, je voulais les inviter à un processus créatif long. En tant qu'animatrice en charge du projet, mon choix s'est alors évidemment porté vers l'argentique. **Chaque groupe disposait d'un simple kodak** : 27 poses pour raconter son projet. Il fallait donc penser en amont, choisir son ou ses messages, cadrer, composer. Puis attendre – longtemps – avant de découvrir le résultat.

Je me souviens encore de leur étonnement : elles et ils pensaient voir leurs photos juste après m'avoir rendu leurs appareils. Or, en argentique, il faut d'abord développer la pellicule dans une série de bains chimiques (révélateur, bain d'arrêt, fixateur), la laisser sécher, puis passer en chambre noire pour tirer les images sur papier à l'aide d'un agrandisseur, et les plonger à nouveau dans des bains pour les révéler et les fixer. Un processus long, minutieux, qui tranche radicalement avec l'instantanéité du numérique.

Il est aussi pertinent de souligner que chaque sous-groupe a choisi librement sa thématique : *misogynoir, discrimination capillaire, inaccessibilité du sport pour les jeunes en situation de handicap, sexisme dans l'industrie du jeu vidéo, sous-représentation des personnes racisées à l'écran, critères de beauté standardisés et imposés, grossophobie omniprésente…* Leur pertinence, leur curiosité, leur regard m'ont impressionnée. Au fil des animations, nous apprenions ensemble.

9 PROJETS SINGULIERS ET INTERDÉPENDANTS

Le résultat ? Des œuvres qui bousculent. Pas seulement jolies, pas seulement techniques : des créations qui ouvrent le dialogue et rappellent que l'art, comme critique sociale, a ce pouvoir rare d'entrouvrir des brèches. Ces jeunes, munis de simples jetables, ont réussi en quelques clichés à faire surgir une richesse de profils, de vécus, de sensibilités, de personnalités et d'individualités. Une diversité vibrante, que l'intelligence artificielle, malgré ses ressources infinies, peine à refléter.

À la page suivante, vous trouverez un aperçu de ces neuf projets singuliers et interdépendants. Un catalogue viendra prochainement prolonger l'expérience, et nous travaillons aussi à la ré-exposition du projet.

Mais au-delà de la production médiatique, le projet a surtout permis la rencontre. En amont, les jeunes ont co-écrit une charte commune pour garantir un espace inclusif et respectueux. La rencontre s'est aussi vécue dans un lieu neutre. Et puis, moment fort : **une émission radio en direct**, modérée par le Projet ÉoLien, où chacun·e a pu prendre le micro et donner voix à ses réflexions.

Regards en Biais n'est donc pas juste une exposition. C'est une déclaration collective. La preuve que la jeunesse bruxelloise ne se contente pas d'hériter d'un monde biaisé : elle choisit de le regarder en face et d'y répondre par l'art, l'ouverture et la pensée critique.

50 FOIS MERCI

Je tiens à remercier **la Fondation Bernheim** pour son soutien financier et ses conseils toujours justes; **le projet ÉoLien** pour ses compétences et sa capacité hors-norme à mettre à l'aise quiconque s'assied devant leur micro ; **Bijou**, stagiaire Magma pour sa dévotion lors de la préparation de l'événement de clôture ; **Yassir**, stagiaire Magma pour ses talents d'orateur et de mobilisation du public le jour J ; **Hélina et Mathieu**, professeurs en charge des trois classes, pour leur temps et leur engagement ; et surtout **les 44 jeunes photographes, citoyens conscients, écrivains, et animateurices radio en devenir** - dont vous retrouverez les noms à la page suivante - pour m'avoir accueillie chaque semaine et m'avoir fait confiance, en tant que jeune animatrice. Ne perdez jamais votre âme créative et révoltée. ***Le monde est plus beau quand on le repense, ensemble.***









© Afi Bijou Folly-Notsron







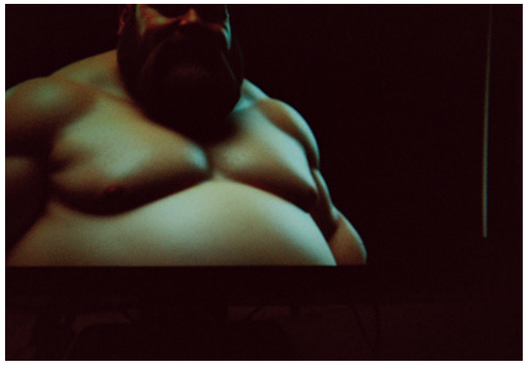












Adam
Ayoub
Bayan
Burcu
Chiara B.
Chiara C.
Chiara S.
Clara
Denisa
Elie
Elisa
Ester
Florénça
Giada
Hawa
Ibrahima
Imrahne
Izabell
Javier
Joana
Keanu
Kethy
Lara
Laure
Lavinia
Lucas
Maria
Mohamed
Neila
Nina
Nuno
Pedro
Rafael
Rayan
Remzi
Sandy
Tanzila
Thibaud
Uzair
Valentina
Victoria
Zuzanna

EST-CE VRAIMENT UNE GÉNÉRATION DE JEUNES PERDU·ES ?

Par une jeune perdue



"Les jeunes sont paresseuxses"
"Iels sont inefficaces dans leurs travaux "
"Les jeunes n'ont pas assez d'expérience"

Vraiment ?!?

Dans notre société, les jeunes sont invisibilisé·es et perçu·s à travers plusieurs étiquettes collées à leur âge et leur génération. *Combien de fois nos pensées, nos opinions, nos projets devaient attendre d'être jugés "matures" avant d'être simplement écoutés ?* En tant que jeune qu'on dit "*perdue*", ignorée par un système obsédé par l'expérience et l'efficacité, j'aimerais déconstruire ces croyances limitantes façonnées par notre société, car ces étiquettes ne reflètent pas ce que nous nous efforçons de faire : repenser les normes, visibiliser les injustices, créer des lieux de partage. À notre manière. Avec nos règles. À notre échelle.

Dans cet article, j'aimerais mettre en lumière une piste concrète : **le Cultura Fest**. Un lieu de partage, de transmission et de rencontre. Un espace où se perdre n'est que l'expression de notre liberté.

Pendant six mois, les membres de l'organisation ont imaginé un festival, de l'idée jusqu'à sa conception, des contraintes à sa concrétisation. Un événement pensé comme un espace de partage pour faire entendre leurs voix dans leur diversité, leurs colères et leurs envies.

Réuni·s au sein de différentes maisons de jeunes et organisations de jeunesse, de Bruxelles à Liège, iels ont réfléchi à chaque étape collectivement avec l'encadrement de deux organisations de jeunesse : Magma ASBL et Jagora ASBL — deux organisations de jeunesse spécialisées dans le suivi de projets interculturels. Mais surtout, les jeunes ont eu le choix de s'investir selon leurs envies et leurs talents. Certain·s jeunes se sont engagé·s dans les coulisses afin d'aider à la coordination du festival, d'autres ont fait du stand up, slamé, chanté et rappé afin de monter sur scène le jour du festival. Pendant ce temps, des volontaires ont suivi une formation en ingénierie du son afin de manier les réglages, les mixages et l'installation du matériel audio et de sonorisation. ***« Les jeunes occupent une place centrale dans l'ensemble du projet »*** résume Raphaël Baling, chargé de projet du Cultura Fest.

Un défi relevé haut la main par une jeunesse à qui l'on a tendu la main, transmis des outils et sur qui on a pu compter. Pas seulement pour participer, mais pour construire, transmettre et affirmer sa voix.



Sofia Bel Masour
Volontaire pour le Cultura Fest
Membre de l'OA de Jagora asbl

Au coeur du projet, une philosophie : « penser avec les jeunes »

Le 4 décembre 2024, une graine s'est plantée, une idée si grande à faire pousser, mais pas autant que la volonté des jeunes volontaires et de leur chargé de projet, Raphaël. Ce jour-là, dans une salle de la Baraka ASBL, futur partenaire du Cultura Fest, le silence est épais. Sofia ajuste le PowerPoint sur son ordinateur, vérifie que tout est bien branché.

3, 2, 1. « *Tu peux commencer* » chuchota-t-elle à Raphaël. « *Aujourd'hui, nous aimerions vous présenter notre nouveau projet : le Cultura Fest* ». Et à ce moment-là, sans qu'on le sache encore, quelque chose avait germé.

Aujourd'hui, elle vous écrit alors que les fleurs ont déjà poussé mais revenons un instant en arrière, à ce moment où tout était encore fragile. Et parlons surtout de comment l'eau n'a pas noyé les graines, mais les a fait pousser.

7 volontaires, de Bruxelles à Liège, se sont investi·s dans le comité d'organisation du festival pour penser, réfléchir, planifier une organisation collective, inclusive et juste. Iels ont appris à se connaître, leurs besoins, leurs limites et à accueillir leurs doutes. À construire un environnement où chacun·e pouvait trouver sa place, ses idées, sa voix. Mais surtout, iels ont choisi de construire en conscience.

Avant même de penser au programme ou à la scène, les volontaires ont pris un moment. Un week-end de formation, animé par BePax (*association d'éducation permanente dont la mission est de contribuer à la paix et combattre les inégalités sociales dues au racisme*), pour réfléchir ensemble. *Qu'est-ce que le racisme et la lutte antiraciste, aujourd'hui ? Comment le racisme se manifeste-t-il dans nos actions, dans la société et le système politique ? Est-ce qu'il se voit ?*

Iels ont appris à déconstruire, à réagir face aux discriminations et à transmettre ce savoir avec le cadre adapté afin de créer un espace bienveillant, conscient et sûr. C'est avec ce regard qu'iels ont entamé toutes les étapes suivantes de l'organisation, en étant impliqué·es à chacune d'entre elles. Car les discriminations ne commencent pas lorsqu'elles sont punies par la loi. Elles commencent impunément par une remarque, par une mise à l'écart, un regard, un silence.

Le comité organisationnel, c'est aussi des jeunes qui ont complètement quitté leur zone de confort. Après avoir suivi leur formation avec BePax, iels ont reçu une mission délicate : transmettre à leur tour ce savoir aux jeunes artistes des ateliers de musique, slam et stand-up. Beaucoup de doutes ont émergé : *prendre la parole devant des inconnu·s, parfois plus âgé·s ? Comment se sentir légitime de transmettre un savoir qu'iels sont elleux-mêmes en train d'assimiler ?* Mais avec le soutien de BePax et de leur animateurices, iels ont pu mettre ces doutes à l'épreuve, affiner leur posture, enrichir leurs connaissances et clarifier leurs intentions. Transmettre, oui, mais sans imposer. Ouvrir un échange et planter une graine.

Comme le rappelle Raphaël Baling, « *le Cultura Fest, c'est un apprentissage où tout le monde est légitime. Nous n'attendons pas un diplôme, de l'expérience ou une reconnaissance pour prendre la parole, pour occuper l'espace public ou créer un événement. Ici, nous apprenons en marchant, en partageant, en osant. Nous avons le droit de nous tromper, de tomber ou de douter et de recommencer. Tel est le message du Cultura Fest* ».

« Je n'ai jamais eu de formation pour organiser un événement. J'ai tout appris moi-même, sur le terrain. Et je pense que ce genre d'expérience ne devrait pas être réservé à des professionnel·le·s. D'autres ont ce besoin, cette envie, cette volonté. L'expérience, elle vient avec la pratique. Et si on pratique, on finit par l'acquérir. »

– **Raphaël Baling**, chargé du projet Cultura Fest.

14 septembre 2025 : la concrétisation de plusieurs mois de travail

14 septembre 2025, quelques secondes avant de passer sur scène, les encouragements affluent à mes oreilles, mais mon cœur ne cesse de battre comme s'il semblait vivre ses derniers instants. Je tape du pied, j'ai tellement hâte, tellement hâte de leur montrer ce que je prépare depuis des mois. Malgré mes mains moites, j'empoigne ma guitare. C'est le moment, c'est enfin le moment où je vais tout leur dire.

Ces moments-là, iels ont été nombreuxses à les vivre, car les jeunes des ateliers, pour la plupart débutant·es, se sont préparé·es pendant des mois pour monter sur scène, non pas parce que c'est "*tendance*", mais pour partager, exprimer et faire entendre leurs voix sur les sujets qui leur tiennent à cœur. Durant six mois, iels ont exploré l'écriture, leur style, leur posture. Iels ont cherché les mots justes et percutants. Écrit, raturé, recommencé. Iels ont transmis ce qui les touche, ce qui les fait avancer, ce qui les blesse. En parlant d'amour, de colère, de racisme, de rêve, de liberté, d'humour, de ce qu'on tait et de ce qu'on ne peut plus cacher. Mais avant même la scène, une autre épreuve s'est imposée pour beaucoup : la pression de bien faire. Pas celle des animateurices ni celle du public, mais celle que les jeunes s'imposaient à elleux-mêmes. Ne pas faire d'erreur, pas d'oubli, donner "*le meilleur de soi-même*". Autant d'injonctions que les jeunes ont intégrées malgré elleux, à force du système scolaire, de réseaux sociaux, d'images idéalisées d'artistes parfait·es. *Comment ne pas flancher quand un oubli se présente ? Quand les jambes tremblent et la gorge se serre, que le texte semble s'échapper ?* C'est justement là que la préparation artistique prend tout son sens, pendant des mois, iels ont aussi appris à poser leurs voix, à respirer, à regarder le public. C'est pourquoi, une semaine avant le festival, une résidence a été organisée pour que les jeunes puissent partager leur prestation devant les autres. Afin que chacun·e puisse s'écouter, s'encourager, se préparer ensemble.

On a écouté des raps puissants, des musiques entraînantes et des blagues si justes. On proposait d'ajouter un silence, un regard, un mot. On apprenait à se faire confiance. Ce n'était pas qu'une répétition, c'était une préparation collective autant pour les jeunes artistes que celleux du comité. Une sorte de scène invisible qu'on a construite ensemble et qui a nourri celle du 14 septembre. Une ode à la voix des jeunes dit·es perdu·es, délaissé·es par une société démunie.

« On n'a pas besoin d'être un·e expert·e pour avoir le droit d'apprendre, de créer et de se produire. »

Et si, on n'avait pas besoin d'être un·e artiste confirmé·e pour s'exprimer, d'être un·e adulte pour prendre des décisions et expérimenter, d'avoir peur de faire des erreurs pour commencer. *Et si on n'avait pas besoin d'avoir tout planifié avant de se lancer ?*

Le Cultura Fest, ce n'est pas juste un festival, c'est un outil donné par et pour les jeunes, un prétexte pour essayer, un espace pour apprendre sans pression, une expérience sans limite. Tu peux arriver avec une idée floue, une voix tremblante, une envie timide et repartir avec une scène, un public, une équipe et surtout : ta place.

Alors si toi aussi, tu veux créer sans qu'on ne te demande ton expérience, en faisant des erreurs, en échouant et en recommençant sans limite, rejoins-nous pour la prochaine édition du Cultura Fest. Soutenir de nouveaux·elles jeunes, de nouveaux textes, de nouvelles voix, une jeunesse qui crée, qui pense et qui rêve.

Parce que la seule chose qu'il faut pour commencer, c'est oser.











« Durant six mois, iels ont exploré l'écriture, leur style, leur posture. Iels ont cherché les mots justes et percutants. Écrit, raturé, recommencé. Iels ont transmis ce qui les touche, ce qui les fait avancer, ce qui les blesse. En parlant d'amour, de colère, de racisme, de rêve, de liberté, d'humour, de ce qu'on tait et de ce qu'on ne peut plus cacher. »

Cette sélection photo vous est proposée par Gracia Mwaka Moke, volontaire pour le Cultura Fest. Vous pouvez retrouver et supporter son travail photographique sur Instagram: @mikokoseyes.

SLAM

S’adapter ou bien crever

À la traversée de ce désert,
j’ai abandonné tous mes compagnons de voyage,
en quête d’une cité prospère.
Nos maisons ont été dévastées par des orages.
De l’inondation à la misère,
nous n’avons eu d’autre choix que de prendre le large.

Ils partent pour le sud. Moi, je m’en vais au nord.
Là où ils s’exilent, c’est la loi du plus fort,
de l’exploitation et de la ruée vers l’or,
vers le pétrole qu’on fore encore et encore.

À l’errance de mes pas,
je cherche un monde meilleur par-delà cette immensité.
Au désespoir de ma voix,
je hurle dans la nuit pour qu’on me sauve de cette humanité,
en proie au repli sur soi.
La terre brûle et on ne fait que s’entredéchirer.

Là-bas plus loin au nord, il se cache un ailleurs,
du moins, je l’espère au plus profond de mon cœur.
Au sud, les guerres se répandent comme la peur.
C’est un monde qui sacrifie ses propres valeurs.

S’adapter à en crever.
L’horizon où je me dirige n’est peut-être qu’un mirage.
Cependant, le vôtre présage un inévitable naufrage.
S’adapter ou bien crever.
Tel est le dilemme que les catastrophes me soumettent,
l'embrasement de l'air qui empoisonne notre planète.

S’adapter à s’entêter.
Mes pieds dans le sable, je migre vers le Pays des possibles,
à contre-courant de votre exode et de tous vos cycles.
S’adapter ou s’entêter
à s’inventer un idéal où l’humain importe davantage
qu’un rouage infernal qui tourne et tourne sans relâche.



Quentin Desramault
Artiste & Volontaire pour le Cultura Fest

Trop d’excès donc pas assez

Écoute, tu es trop excessive, ça ne me va pas.
Ces mots m’ont désarmée, m’ont transpercée, m’ont tuée
J’ai entendu tu es de trop
Ça m’a détruite.

Trop bavarde, trop excessive, trop déconcentrée, trop décontenancée,
trop mutée, trop partout, nulle part assez !
Je pensais être assez dans ton cœur mais je n’étais que douleur. Ce que tu aimais chez moi tu l’aimais jusqu’à ce que ça se retourne contre toi.

Dire ce que je pensais, parler pour ne pas sombrer
Sombrer pour y croire, croire que j’étais assez
Être au fond et ne toujours pas être acceptée. Maintenant je ne suis plus
Plus de trop mais toujours pas assez
Qui suis-je censée être alors ?

Jusqu’au jour où un blanc m’a dit: « tu n’es pas assez noire pour une noire »
Pas assez noire pour blanc, noire sur blanc, écrit et lu.

Pas assez aujourd’hui, trop hier
Trop peu aujourd’hui pour être trop demain comme je l’ai été hier
Hier a été demain et demain sera le hier comme
aujourd’hui
Alors pas assez ?
Pour qui ? Pourquoi ?
Pas assez pour qui ? Pas assez pourquoi ?
Trop noire ou pas assez
Trop bavarde ou trop muette
Trop cash sur qui l’on parle en cachette
Trop trop et encore trop
Pour un jour ne pas être assez

Un jour je serai assez pour moi
Ni toi ni loi ne pourra me faire devenir moi.

Alors écoute, tu es trop excessive pour moi et ça ne me va pas. Moi aujourd’hui je te dis : « tu étais assez pour moi, même un peu trop des fois
Tu me suffisais à moi
Tu étais le soleil de mes journées
Tu éclairais toutes mes pensées
Tu me permettais d’être moi quand rien n’y pouvait. Je pensais qu’il s’agissait de toi et de tes paroles.
Finalement, j’ai compris qu’il s’agissait enfin de parler d’être moi.



Car un cœur en dépend.
Artiste & Volontaire pour le Cultura Fest

RESSOURCES



#Livre #Racisme #SantéMentale

La charge raciale, Douce Dibondo



#Livre #SantéMentale #Racisme

La magie du burn out, Lisette Lombé



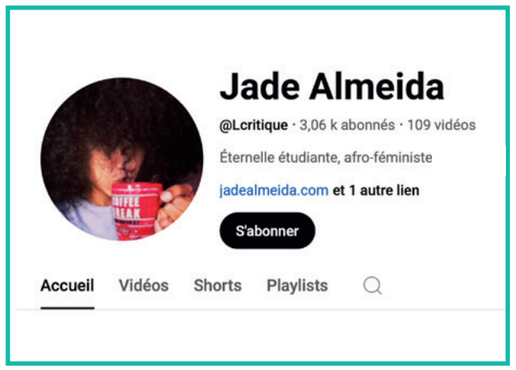
#Podcast #Racisme

Kiffe ta race, Rokhaya Diallo et Grace Ly



#Podcast #Racisme

Nos héritages, Sarra El Massaoudi et Gloria Mukolo



#YouTube #Racisme

@Lcritique, Jade Almeida



#OutilPédagogique #Racisme #Animation

L'antiracisme en pratique, BePax

MAGORA

Le podcast de nos volontaires

Magora est une série de podcasts initiée par les jeunes de **Magma asbl** et **Jagora asbl**, encadré par le **Projet ÉoLien**.

À travers ce podcast, ces jeunes explorent divers sujets de société (réseaux sociaux, santé mentale, centre fermés…) en confrontant différents points de vue. En s'appuyant sur des récits personnels, iels tentent de mieux comprendre les véritables enjeux de ces thématiques et leur impact, tant sur la jeunesse que sur la société dans son ensemble.

« Dans notre podcast, on se posera beaucoup de questions mais il n'y aura pas de réponses toutes faites. L'idée est simplement de prendre conscience plutôt que de tirer des conclusions. Car comprendre ne signifie pas forcément trancher, mais plutôt apprendre à regarder autrement.

En nous écoutant, on espère éveiller en toi l'envie de te questionner et si toi aussi, tu as envie de partager des histoires, on te souhaite la bienvenue dans cette aventure et dans notre équipe car ici, chaque voix compte, et surtout la tienne ! » *– L'équipe Magora*



#Podcast #SantéMentale

Magora #1 : Les réseaux sociaux

« Dans ce premier podcast, on va parler d'un sujet qui nous est familier mais qu'on connaît peut-être moins en profondeur : les réseaux sociaux. D'abord, on remontera un peu dans le passé pour s'interroger sur l'étymologie du mot "*réseau*" et en saisir le sens exact. Ensuite, on prendra le temps de partager avec vous notre rapport aux réseaux sociaux. On parlera de ce qu'ils représentent pour nous, de comment ils influencent notre quotidien et surtout, de l'impact qu'ils ont sur nos vies, parfois de manière positive, mais malheureusement, pas toujours… »



#Podcast #Immigration

Magora #2 : Les centres fermés

« Dans ce deuxième podcast, nous abordons un sujet sensible et encore peu connu du grand public : les centres fermés en Belgique. À travers des récits personnels, nous tenterons de comprendre comment ces centres fonctionnent, pour quelles raisons on peut s'y retrouver enfermé·e et quelle atmosphère y règne. Grâce à l'interview de **Nina**, membre du collectif **Getting the Voice Out**, nous découvrirons des actions mises en place pour soutenir les personnes détenues, ainsi que des réflexions portées sur l'immigration, les frontières et l'enfermement. Nous prendrons également le temps de distinguer centres fermés et centres ouverts, d'expliquer où ils se situent en Belgique et d'explorer l'idée qu'on se fait du concept de liberté et comment il se traduit au travers de notre vision au quotidien. »

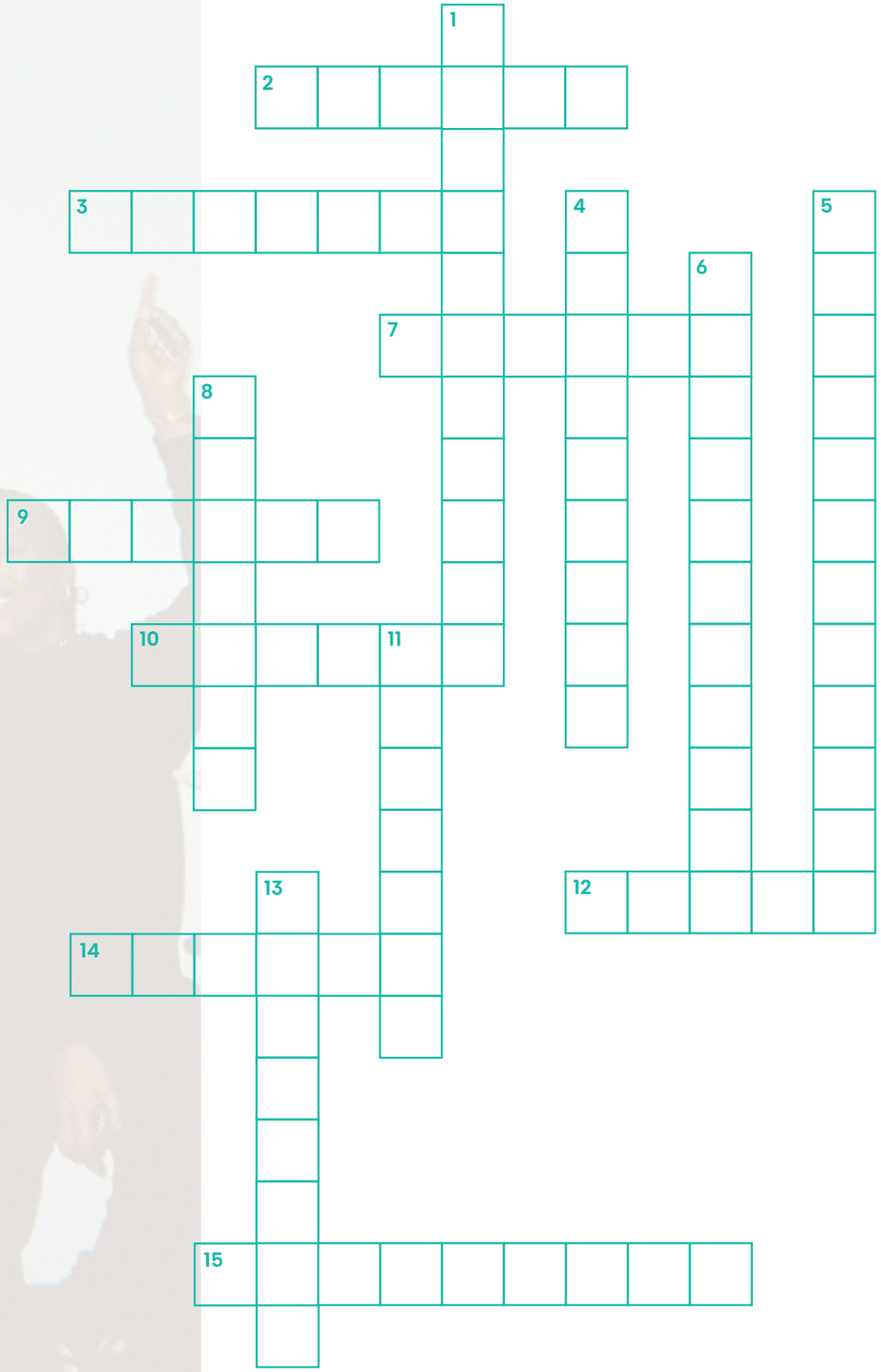
MOTS CROISÉS

HORIZONTAL

(2) Qualité en stand-up
(3) S'engager pour une cause
(7) Partenaire de Magma dans l'orga du festival
(9) Elle peut être raciale ou mentale
(10) D'écriture ou fédérale
(12) Ville ou matière
(14) Optimisme face à l'avenir
(15) From the river to the sea

VERTICAL

(1) Chez Magma, il est citoyen
(4) Agressions
(5) Dans ce numéro, elle est inclusive
(6) Position sans demi-mesure
(8) On y chante faux et fort
(11) « . . . » Fest
(13) Destination de la troupe de Balle Perdue



1. Journalisme
2. Humour
3. Militer
4. Violences
5. Typographie
6. Radicalité
7. Jagora
8. Karaoké
9. Charge
10. Police
11. Cultura
12. Liège
13. Montréal
14. Espoir
15. Palestine

DÉCOUVRIR MAGMA

Je suis une jeune

DEVENIR VOLONTAIRE

Tu as entre **15 et 30 ans** et tu aimes écrire, filmer, photographier, animer, faire des blagues, te produire sur scène… ou tu souhaites te lancer ? *Rejoins Magma, en choisissant d'intégrer un projet existant ou même d'en créer un.* Nos projets se déroulent à Bruxelles, à Liège et dans le Hainaut, et ils sont gratuits. Avec d'autres jeunes, tu aides à promouvoir l'interculturalité, le vivre-ensemble, et la lutte contre les discriminations.

Contacte-nous pour plus d'infos !
margot.deville@mag-ma.org
02 896 95 00 – 0482 72 63 68
www.mag-ma.org

Tu peux aussi nous envoyer un DM sur Instagram : **@magma.asbl**

Nos projets te parlent et tu souhaites nous soutenir ?

- **Partage nos articles** sur les réseaux sociaux et à ton entourage.
- **Rejoins notre équipe de volontaires** si tu es âgé·e de 15 à 30 ans.
- **Fais un don** à notre association (**BE42 0688 9725 2754**) si ta situation financière le permet.

Un immense merci !

Nos projets en 2025 – 2026

MédiaLab
Laboratoire citoyen d'exploration et de création médiatique

Slam

Stand up

Magazine

Théâtre

Cultura Fest
Un festival par et pour les jeunes de slam, musique et stand-up

Cinéma & Vidéo

Podcast Magora

Voyage
Projet de voyage et d'échanges interculturels



Je représente un organisme jeunesse / une école

DEMANDER UNE ANIMATION

Les jeunes sont au centre de nos activités. Nous proposons des **animations de sensibilisation** dynamiques alliant discussions, expérimentations, mises en situation et créativité. Nos interventions sont flexibles et s'adaptent aux besoins spécifiques de votre groupe. Que ce soit pour une animation de 2 à 4 heures, un atelier ou un stage d'un ou plusieurs jours, nous concevons ensemble la formule qui vous convient le mieux. Nous intervenons à Bruxelles et en Wallonie, avec un minimum de six participant·e·s.

Modalités pratiques

Tarif : 40€/heure par animateur·rice (+ frais de déplacements). Le prix ne doit néanmoins pas être un frein, n'hésitez pas à nous contacter pour en discuter.

Lieux : Bruxelles, province de Liège et province de Hainaut.

Durée : Minimum deux heures, selon vos besoins. Possibilité d'organiser des projets à long terme. Plus de renseignements par mail.

Contactez-nous pour plus d'infos !
margot.deville@mag-ma.org
02 896 95 00 – 0482 72 63 68
www.mag-ma.org

Notre offre pédagogique

Initiation au journalisme citoyen

Vous souhaitez créer un projet média en classe ou dans votre asso ? Ensemble, on explore le rôle des médias dans la société, la place des jeunes et des groupes minorisés dans les médias, ainsi que les enjeux liés à l'IA et à ses biais. Si vous le souhaitez, nous vous accompagnons aussi dans la réalisation de votre propre projet médiatique.

Animation « Pænsons l'interculturalité »

Qu'est-ce que l'interculturalité et comment se manifeste-t-elle dans votre ville ? Une ville plus interculturelle, ça apporte quoi et comment fait-on pour y arriver ? On décortique ça ensemble et on cherche des pistes d'amélioration. Parce que l'interculturalité, ce n'est pas seulement « vivre côte à côte », c'est apprendre à dialoguer et à construire des espaces communs plus justes et solidaires.

Animation « Stéréotypes, préjugés, discriminations, racisme : comprendre et réagir ! »

Qu'est-ce qu'un système raciste et comment pouvez-vous agir à votre échelle ? À partir de récits d'exclusion et de vos questions, on décortique avec votre groupe, les mécanismes qui mènent au racisme et aux discriminations, pour devenir des alliés·es active dans cette lutte.

Animation « Voyage & Volontariat : on se prépare »

Vous partez bientôt en camp ou en voyage « humanitaire » à l'étranger ? Cette animation invite à questionner nos intentions, nos privilèges et les rapports de pouvoir à l'œuvre dans ce type de projets. Comment éviter le piège du volontourisme, qui parfois reproduit les inégalités qu'il prétend combattre ? On y réfléchit et on se prépare ensemble !

magma*

LE MAGAZINE QUI VISIBILISE DES RÉALITÉS SILENCIÉES ET FAIT ENTENDRE LES VOIX DES JEUNES

Éditrice responsable : Margot Deville - Magma asbl (Chaussée Saint-Pierre 208, 1040 Etterbeek)

Équipe de création et de rédaction
Aboutaiab Hajar, Car un cœur en dépend, Florence Defraire, Gracia Mwaka Moke, Lucie Wies Hermans, Meriam Bouaziz, Quentin Desramault, Sofia Bel Masour, Yassir Ghbalou

Rédacteurice en chef
Letizia Finizio

Mise en page
Florence Defraire

Couverture
Photo : Joséphine Devillers. Editing: Florence Defraire

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
BIJ BUREAU INTERNATIONAL JEUNESSE FAUT QU'ÇA BOUGE !
Fondat° Bernheim
loterie nationale BIEN PLUS QUE JOUER
Francophones Bruxelles